

# L'ESB ou une Encéphalopathie Stressante Bénéfique

**Geneviève Cazes-Valette<sup>1</sup>**

Groupe École supérieure de commerce, 20 bd Lascrosses, BP 7010, 31068 Toulouse cedex 7  
g.cazes-valette@esc-toulouse.fr

Depuis 1996, j'observe les différents acteurs de la filière bovine dans le cadre d'une recherche en anthropologie sur les déterminants du rapport à la viande chez le mangeur français contemporain. Selon l'expression désormais consacrée, « de la fourche à la fourchette », la crise de l'ESB a sans conteste été stressante pour tous : éleveurs, négociants, abatteurs, bouchers et consommateurs, ainsi que pour les acteurs « périphériques » scientifiques, médiatiques et politiques.

Cependant, il est bien connu que le stress provoque « une activation générale, non spécifique, physique et psychique favorable à la défense de l'organisme »<sup>2</sup> qui le subit. C'est cette vision résolument optimiste que j'ai décidé d'adopter ici, ne doutant pas que d'autres auront à cœur de souligner les nombreux et incontestables effets négatifs de cette période de troubles.

Je commencerai par les consommateurs car c'est, en fait, leur réaction de panique après le 20 mars 1996 qui a déclenché ce qu'on appelle désormais la « crise de la vache folle ». L'observation de leurs comportements au cours de cette première crise et, surtout, l'écoute et l'analyse des justifications qu'ils donnaient à ces comportements m'ont permis de conclure à l'existence de trois grands types de consommateurs sur un continuum où s'intervertissent croyances en la bonté de la nature ou en celle de la technologie.

Pour ceux qui pensent la nature bonne et la technologie nuisible, que j'appelle « les Frères », la crise était prévisible : ils l'ont attribuée à des pratiques agricoles contre nature et ont été confortés dans leur goût pour les produits bios ou fermiers et leur respect des animaux et de leur bien-être (pouvant aller jusqu'au végétarisme).

Pour ceux qui pensent que nature et technologie peuvent être bonnes ou mauvaises selon ce que l'on en fait, que j'appelle « les Intendants », la crise provient d'un excès technologique et les conforte dans leur goût pour les produits traditionnels, issus du terroir et de l'agriculture extensive, respectueuse de la nature.

Pour ceux qui pensent que l'avenir dépend de la parfaite maîtrise de la nature par la technologie, que j'appelle les « Seigneurs » ou « Maîtres », la crise a été un véritable électrochoc. Ils ont découvert les dessous de l'agriculture intensive, les coulisses de la mort animale, autant de choses qu'ils préféreraient ignorer mais dont, à présent, ils ne peuvent plus faire fi. Pour certains, ce fut l'occasion de remettre en cause leur mentalité prométhéenne et de devenir plus « Intendants ». Pour la plupart, ce fut une demande de maîtrise accrue qui prévalut. Et qui nous vaut à tous un système de surveillance renforcée de la qualité sanitaire de la viande *via* la traçabilité, ce dont personne ne se plaindra en tant que consommateur. L'obligation d'étiquetage détaillé peut aussi être considérée comme un progrès issu des consommateurs *via* leurs associations : on sait mieux à présent quel type de viande on s'apprête à acheter.

Le nouvel engouement des consommateurs pour des produits bio, de terroir et autres signes de qualité à leurs yeux a eu, d'autre part, le mérite d'élargir l'offre et donc le choix en magasin (avant 1996

---

<sup>1</sup> Professeur de Marketing à l'ESC Toulouse depuis 1980, responsable du mastère en Marketing et Technologie agroalimentaires, actuellement en thèse d'Anthropologie sociale et historique de l'Europe à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales sur le thème « les déterminants du rapport à la viande chez le mangeur français contemporain », elle a obtenu, en octobre 1997, un DEA en Anthropologie sur le thème de la « crise de la vache folle ». Fille et épouse d'éleveurs de bovins viande, sa connaissance du milieu facilite son accès au terrain.

<sup>2</sup> Petit Larousse grand format, édition 2000.

Auchan était par exemple la seule enseigne de grande distribution à proposer du bœuf issu de l'agriculture biologique).

Chez les intermédiaires de la distribution, de l'abattage et de la collecte d'animaux, le durcissement des règles et le renforcement des contrôles ont pu être vécus comme contraignants. Cependant, il est aussi facteur de professionnalisation et, de ce point de vue, il a avantagé les bons opérateurs et accéléré la disparition des « bricoleurs » aux pratiques plus ou moins orthodoxes.

Chez les politiques, déjà sérieusement ébranlés par l'affaire du sang contaminé, une plus grande prudence a été observée. Même si le principe de précaution date d'avant la crise (loi Barnier du 2 février 1995 relative à la protection de l'environnement), et si son application au domaine de l'alimentation a donné lieu à la mise en place d'institutions telles que l'AFSSA et, plus tard, l'Agence européenne de la sécurité alimentaire. Il semble désormais que ce principe de précaution amène les politiques à prendre en compte la santé publique autant ou presque que la santé économique de lobbies menacés par telle ou telle crise potentielle. La consultation citoyenne sur les OGM aurait-elle eu lieu hors de ce contexte ? On peut en douter et la démocratie y a gagné.

Chez les scientifiques (souvent tellement passionnés par leurs recherches qu'ils en oubliaient d'être citoyens et de penser aux conséquences de leurs travaux quand les développements technologiques s'en emparaient), il semble qu'une conscience morale se soit réveillée. Nombreux sont les lieux formels et informels (dont, bien sûr, la Liste ESB) où l'éthique trouve à présent à se discuter, ce qui est, quelle que soit l'issue de ces discussions, un net progrès pour la dimension humaine des scientifiques eux-mêmes et de ceux qui en dépendent.

Chez les éleveurs, et plus largement dans l'ensemble du monde agricole, la crise de l'ESB, suivie de la contestation autour des OGM, a obligé à s'interroger, à débattre, à argumenter pour défendre ses positions et, ce faisant, à réfléchir. Énorme progrès par rapport aux décennies précédentes, durant lesquelles le modèle productiviste semblait s'imposer comme une évidence sans que l'on s'avise que c'était un choix parmi d'autres.

Même si toutes les reconversions en bio ne correspondent pas à une réelle adhésion au modèle environnementaliste, une partie au moins est due à un abandon de pratiques intensives que l'agriculteur n'approuvait pas mais qu'il conservait par peur de la marginalité. De même, le dossier de l'agriculture raisonnée n'aurait probablement pas avancé au rythme actuel sans le « coup de pouce » de la crise. Autant de gains pour notre écosystème.

Dans le registre du syndicalisme, le débat autour des différents modèles de développement agricole a eu un effet tout à fait bénéfique pour la démocratie dans ce milieu professionnel : des alternatives au syndicat hyper-dominant ont gagné en audience et, au sein même de la FNSEA, la pensée unique n'est plus forcément de mise.

Dans leurs pratiques professionnelles, les agriculteurs ont aussi pris conscience qu'ils ne constituaient pas le début de la filière mais dépendaient de fournisseurs d'intrants (semences, produits phytosanitaires ou vétérinaires, aliments composés...) sur lesquels ils n'exerçaient aucune vigilance. Une saine responsabilisation des uns en qualité d'acheteurs, des autres en qualité de fournisseurs est née, obligeant les deux parties là aussi à réfléchir avant d'agir. D'autre part, marginalement certes, mais de manière significative dans certaines zones, des éleveurs se sont tournés vers l'aval et ont développé des activités de vente directe. Celles-ci leur permettent d'améliorer leurs revenus mais aussi de reprendre contact avec les consommateurs que l'allongement des filières avait dangereusement éloignés d'eux au point qu'ils ne les connaissaient plus.

Restent les médias que j'ai gardés pour la bonne bouche. En dehors des évidents bénéfiques financiers d'une audience accrue en période de crise, quels autres bénéfiques pour eux ? Ont-ils appris ? Ont-ils compris ? Appris sur le monde rural, industriel ou sur l'alimentation ? Compris les enjeux ? Compris leur rôle et leur responsabilité ?

Les crises successives (ESB, *Listeria*, fièvre aphteuse...) ont eu pour mérite de faire prendre conscience aux journalistes de l'importance de la nourriture et de son influence potentiellement dangereuse mais aussi heureusement bénéfique sur la santé et, parallèlement, de leur ignorance en matière de nutrition mais aussi sur l'ensemble des filières. Leur curiosité s'est accrue. Il semble que les débats et l'information autour des produits alimentaires ont gagné en intensité, qu'il s'agisse

d'OGM, de vrai et faux bio, de *junk food*, de « malbouffe », de qualité diététique des aliments, etc. Même si le discours est encore souvent confus, le dossier est ouvert, ce qui permettra à terme d'aboutir à une meilleure éducation nutritionnelle et alimentaire des journalistes et, par conséquent, des consommateurs.

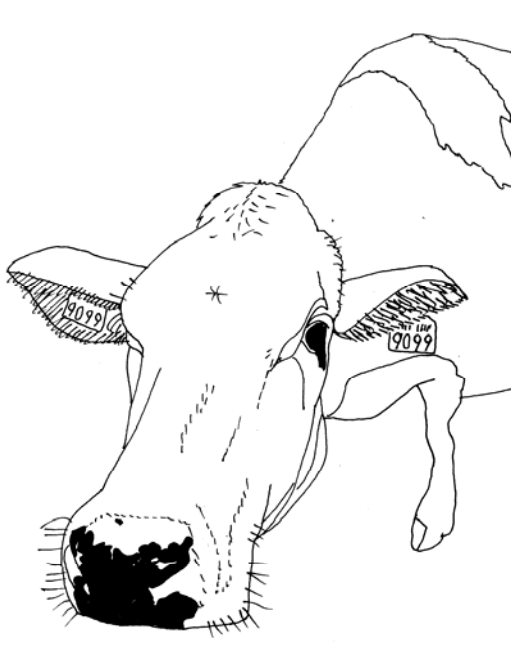
D'autre part, certains indices donnent à penser qu'au-delà de leur rôle de chambre d'écho, les professionnels de l'information prennent conscience de leur responsabilité en terme d'éventuelle désinformation. En octobre 2003, par exemple, un colloque sur la nutrition mettait en cause les médias quant à leur responsabilité latente dans les tortures alimentaires à finalité « esthétique » que s'imposent de nombreuses femmes et désormais - égalité oblige - certains hommes. Des journalistes présents ont témoigné de leur gêne effective en la matière et de leur adhésion à un discours plus réaliste du point de vue nutritionnel. Un tel événement aurait-il eu lieu sans leur apprentissage alimentaire déclenché par la « crise de la vache folle » ? Là aussi, j'en doute.

Certes, la vision que je présente ici est résolument optimiste et j'ai bien conscience que la plupart des consommateurs continuent à consommer sous contrainte de leur porte-monnaie et de leur méconnaissance, la plupart des intermédiaires, à vendre le plus cher possible ce qu'ils achètent le moins cher possible ; la plupart des politiques à se préoccuper plus des prochaines élections que de la santé publique, la plupart des scientifiques à chercher sans chercher à savoir ce que peuvent induire leurs découvertes dans la vie de tous les jours, la plupart des agriculteurs, *volens nolens*, à produire de manière intensive, et la plupart des médias à surfer sur telle ou telle mode indépendamment des informations plus ou moins exactes qu'ils diffusent.

Cependant, des progrès petits mais sensibles ont été accomplis et ce sont eux qu'il faut mettre en avant et médiatiser plutôt que de pratiquer le pessimisme auto-prédicateur.

« Aucun arbre ne croît en un jour, aucun ne tombe au premier coup » Jacob Cats ■

janvier 2003



Dessin de Claire Brenot